

Des moines, des fleurs et des maux. Enquête sur la pharmacopée médiévale à l'ancienne église Saint-Nicaise de Reims

Ève Barber, étudiante de Master 2 Histoire, parcours Métiers de la diffusion et de la valorisation de l'Histoire.

Mots-clés : *Macer Floridus, Histoire de la médecine, Médecine médiévale, Moyen Âge, Botanique médiévale, Phytothérapie, Reims, Saint-Nicaise, Manuscrit.*

Introduction. Appel du jardin et réflexion historiographique.

L'historiographie des plantes a longtemps été cantonnée aux marges de la classification biologique technique ou de l'analyse de symboles figés dans les blasons, la poésie courtoise ou l'iconographie religieuse. Qu'en est-il donc des plantes que l'on broie, que l'on cuit, que l'on ingère ?

C'est pour répondre à cette question, en dépassant l'histoire de l'art et de la littérature pour toucher à celle des pratiques sociales et du corps, que j'ai été amenée à ouvrir les feuillets du manuscrit 431 de la Bibliothèque Municipale de Reims. Ce témoin, copié à la fin du XII^e siècle, contient le *De viribus herbarum* (trad. *Des vertus des plantes*), un best-seller médiéval attribué au mystérieux moine Odon de Meung, alias Macer Floridus. Cet extrait n'est pas celui d'un livre d'images pieuses ; c'est celui d'un véritable outil vivant qui nous raconte comment, à l'ombre de la cathédrale de Reims, on tentait de soigner les corps pour mieux sauver les âmes.¹

Mon intérêt initial pour ce sujet ne vient malheureusement pas d'une passion dévorante pour la classification linnéenne. N'étant pas botaniste de formation, identifier et définir une plante scientifiquement fut ma première épreuve ! Ce qui me ragailardit, c'est ma curiosité quant à la manière dont les fleurs de mon jardin étaient perçues par les sociétés médiévales. Après tout, l'utilisation d'une plante plutôt qu'une autre est aussi le marqueur des goûts d'une époque, ce qui peut conduire à d'intéressants parallèles entre notre époque contemporaine et le Moyen Âge.

¹ Ce billet est réalisé dans le cadre de l'unité d'enseignement « Communication spécialisée pour le transfert de connaissances » et est issu de mon mémoire de Master 1 intitulé « Étude des utilisations et des pratiques liées aux plantes au Moyen Âge à partir d'un manuscrit rémois contenant le *De Viribus herbarum* (ms. BM 431 Reims) », rédigé en 2025 sous la patiente et précieuse direction d'Axelle Neyrinck.

I. Utiliser le manuscrit comme un outil : entre autorité et localité

A. Un manuscrit ancré dans un contexte rémois particulier

Aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Municipale Carnegie, ce manuscrit n'était pas un objet errant. En effet, il faisait à l'origine partie des collections de l'ancienne église Saint-Nicaise de Reims, s'inscrivant dans le contexte territorial et historique de l'ancienne abbaye, détruite lors de la Révolution Française. Il faut imaginer ce lieu non pas seulement comme un espace de prière, mais comme une plaque tournante du soin, probablement en lien avec l'ancien Hôtel-Dieu (qui accueille aujourd'hui le Palais de Justice). En effet, les deux lieux étaient situés à proximité (environ trente minutes de marche). Les moines qui se déplaçaient et feuilletaient les pages de ce manuscrit ne le faisaient probablement pas par dilettantisme littéraire, mais par nécessité charitable, obéissant à la Règle de Saint-Benoît qui place le soin des malades au cœur de la vie monastique.

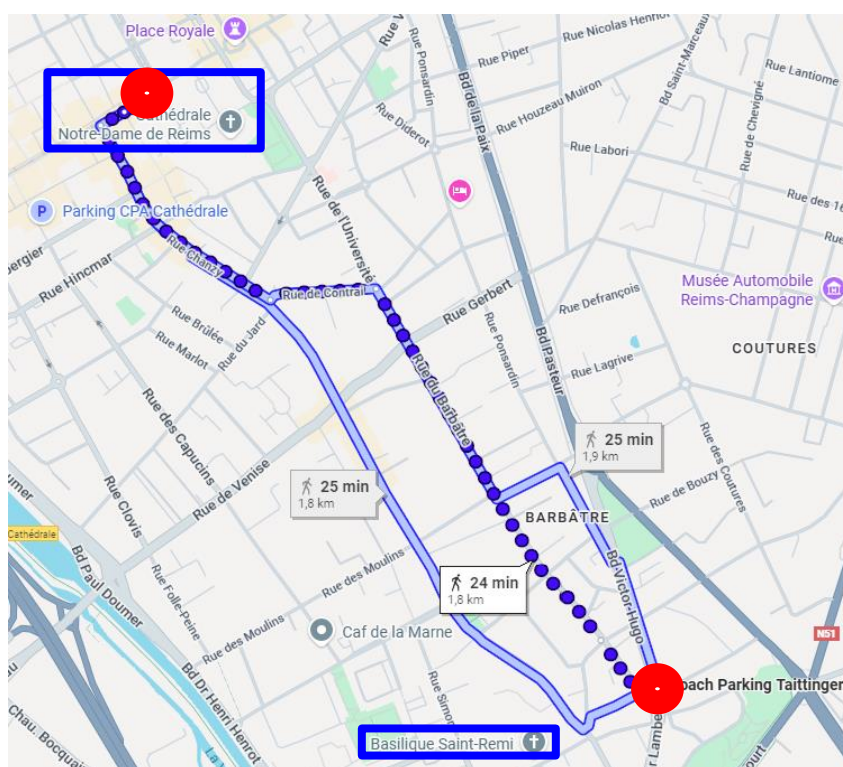


Fig 1. Capture d'écran de l'itinéraire à pied actuel entre les sites de l'ancienne église Saint-Nicaise (9, Place Saint-Nicaise, 51100 Reims) et de l'ancien Hôtel-Dieu (1, Place Myron Herrick, 51100 Reims), réalisée sur Google Maps le 9 janvier 2026.

B. Un manuscrit fait pour les moines, par les moines

Le manuscrit 431, dans son ensemble, est un livre typique d'étude monastique destiné à l'apprentissage des novices (dans le cadre du *trivium* et du *quadrivium*). Le *Macer* ne constitue qu'une partie d'un volume plus large : il succède aux réflexions des *Étymologies* d'Isidore de Séville, du *Polyhistor* de Jules Solin et précède l'hagiographie de Marie l'Égyptienne par Hildebert de Lavardin, des textes attribués à Sénèque et un livre sur l'Indigitation (comptage avec les doigts). Le *De Viribus Herbarum* est une œuvre synthétique sur les simples médicinales², composée entre le XI^e et le XII^e siècle. Enrichie d'autorités variées comme Pline l'Ancien, Dioscoride, Galien, et Walafrid Strabon, l'œuvre connaît un fort succès dans les milieux lettrés monastiques : elle est largement appréciée pour sa qualité d'outil pédagogique à l'école de Salerne (pôle précurseur de l'enseignement de la médecine comme discipline avant l'essor de l'Université de Montpellier, créée en 1220).

Et pour cause, sa forme poétique, fidèle à l'esthétique didactique médiévale, facilite la mémorisation et dresse le portrait thérapeutique de 77 plantes. La mise en page aérée, avec des espaces marqués entre les paragraphes par des lettrines colorées, indique que nous ne sommes pas face à un passage d'étude contemplative mais face à un inventaire, un exemplier aux finalités pratiques.

Cependant, la consultation de cet extrait tient peut-être même du ressort anecdotique, comme peut en attester son état mieux conservé par rapport au reste du manuscrit. Pour des moines qui ont métier d'apprendre et connaissent par cœur multitude de textes, ce manuscrit est l'ancêtre de nos moteurs de recherche : un outil consultable rapidement, peut-être par un infirmier monastique cherchant à vérifier les propriétés de l'armoise ou du pavot entre deux prières.

C'est pourquoi la partie consacrée aux plantes opère d'autant plus une rupture visuelle drastique. Là où le texte d'Isidore bénéficie d'illustrations et de schémas détaillés et colorés, avec des lettrines ornées d'une encre vert émeraude coûteuse et difficile à obtenir, le *Macer* ne présente aucune trace de vert ; seulement du rouge et du bleu. Les lettrines, bien que soignées, ne servent pas à identifier la plante mais à se repérer dans le texte. Cela est d'autant plus flagrant que le copiste, qui utilise à plusieurs reprises un symbole floral décoratif en « V » ressemblant particulièrement aux représentations du lys, ne l'utilise pas lorsque cette plante est enfin introduite !

² La notion de "simples" renvoie à un répertoire thérapeutique composé en très majeure partie de produits d'origine végétale mais aussi de quelques produits d'origine minérale ou animale. Le "simple" est à la base de la pharmacopée puisqu'il désigne l'ingrédient dans son état brut et élémentaire qui devient une matière médicale théorisée, dont les propriétés agiraient sur l'équilibre des quatre humeurs (sang, phlegme, bile jaune et noire).

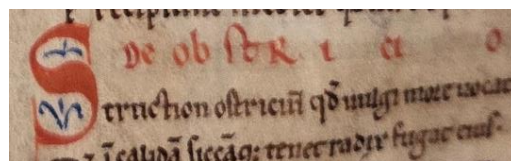
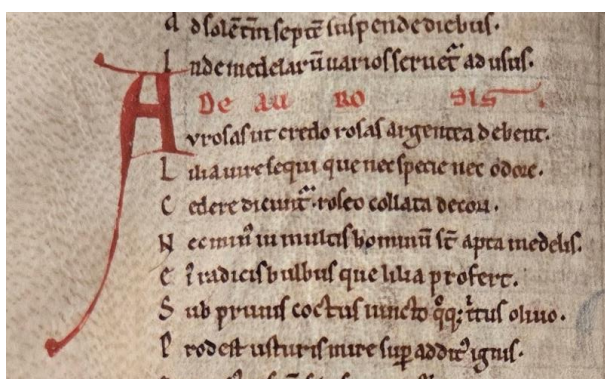


Fig. 2. Photographie personnelle du f. 190v. du Macer, Floridus. *Liber Macri, De viribus herbarum*. Reims, Bibliothèque Municipale Carnegie, ms. 431, fin du XII^e siècle, ancienne église Saint-Nicaise. © BM Carnegie

Cette longue lettrine rouge « A » qui correspond à la section sur le lys dit « aurosis » (*lilium*) figure au verso du folio 190. Seulement un peu plus loin, toujours sur le même folio, on observe la lettrine rouge « S », décorée de ces fameuses fleurs bleues mais qui correspond à la section sur l'impérotaire dit « obstructio » (*ostruthium*). Si le copiste accorde un soin réel à l'esthétique du texte par des lettrines bicolores et des motifs floraux, il ne cherche jamais à créer un lien entre l'image et l'espèce précisément décrite.

C. Un manuscrit réarrangé pour les usages et les patients locaux

Ce qui rend ce manuscrit fascinant, c'est qu'il ne se contente pas de répéter servilement l'autorité des Anciens. Le copiste, ou plutôt le superviseur qui lui dictait l'ouvrage, a pris des libertés. L'ordre des plantes est bousculé par rapport aux éditions classiques héritées et étudiées³ avec l'ajout de vers pour préciser les vertus de l'ail ou de la laitue.

La véritable surprise se cachait au folio 198r., juste après la description de la Mauve (*De malva*), lorsque la versification s'arrête brutalement. J'y remarque un curieux texte en prose, un ajout inédit que j'ai identifié et édité dans mon mémoire comme l'interpolation « 54.bis ». Cette annexe révèle un protocole thérapeutique à base de castoréum et de mauve (deux ingrédients toxiques à haute dose), très probablement pensé pour apaiser les crises d'épilepsie, qui ne sont pas identifiées comme telles au Moyen Âge mais reliées au *morbus caducus*, une maladie liée aux chutes. Ce protocole propose, contrairement aux traitements habituels, un traitement cyclique et méticuleux sur la durée. L'ajout absent des autres versions connues est la preuve d'une « science en action » : on intègre dans l'ouvrage une recette locale jugée

³ C'est ce que l'on observe en comparant le ms. BM Reims 431 avec l'édition critique la plus récente réalisée par Ludwig Choulant, en 1832 à partir de manuscrits plus anciens, et les versions imprimées à partir du XV^e siècle. Cela pourrait aussi être dû à un mélange lors de la remise des feuillets au copiste.

efficace pour affirmer une stratégie de soin plus durable et au plus proche des besoins des patients de la communauté de Reims.

v.	Texte ajouté	Traduction française
1	Nunc quicumque, cupis eius depellere morbum	Maintenant, quiconque désire chasser cette maladie,
2	protinus antidotum studio percifere ⁹⁸ mirum.	qu'il s'empresse aussitôt d'obtenir avec zèle l'admirable antidote.
3	Sed [s]cilicet ut valeas languenti ferre medelam, [...]	Mais, assurément, pour que tu puisses lui apporter ce remède, [...]
9	Dari ieiuno potius per bibere ¹⁰² , memento.	Souviens-toi de le donner plutôt à jeun, par voie de boisson.
10	Cumque secunda dies morbi successerit huius,	Lorsque surviendra le deuxième jour de cette maladie,
11	nil aliud tanto cures apponere morbo.	sois attentif à n'appliquer nul autre [remède] pour une telle maladie.
21	[...] denique teneo ¹⁰⁴ ,	[...] enfin, je maintiens :
22	septimus usque novem procurrat et ordine primo.	que du septième jusqu'au neuvième jour, perdure [le traitement] selon l'ordre primitif.

Fig. 3. Annexe 4 issue de mon mémoire « Ajout 54.bis, texte inconnu incrusté à la suite de la partie 54. *De malva*. »

II. Soigner des corps fragiles et prendre soin des corps sociaux

Si la forme du manuscrit nous renseigne sur ses utilisateurs, le fond, quant à lui, nous dévoile les profils de patients-types. Loin de l'image d'une médecine obscurantiste, le *Macer* est au contraire marqué par la rigueur de la théorie des humeurs, cherchant inlassablement à rééquilibrer le chaud, le froid, le sec et l'humide. Au cœur de cette pharmacopée, trois figures de la fragilité émergent : la femme, l'enfant et le vieillard.

A. L'identification et le traitement d'individus fragiles

Les femmes sont omniprésentes dans le traité du fait de l'intérêt porté à la régulation des flux et des cycles pour assurer un bon rééquilibrage des humeurs. Le corps féminin est perçu par la médecine médiévale comme une entité fondamentalement froide et humide ; comme une physiologie instable qu'il faut surveiller et réguler. Les femmes menstruées qui requièrent une attention médicale, loin d'être des cas marginaux ou stigmatisés, sont au centre d'un corpus qui tente

d'adapter ses traitements à leurs besoins physiologiques spécifiques, tout en naviguant entre science, expérience et pratiques rituelles. Cependant, il convient de souligner que les nombreux remèdes emménagogues (provoquant les règles) ne visent pas toujours le confort, mais bien la conformité assurée par une purification nécessaire d'un corps dont les humeurs ne doivent surtout pas stagner. La médecine se fait ici gardienne de la fertilité et, par extension, de l'honneur familial. Par exemple, l'aristoloche⁴ est décrite comme une plante censée assurer la naissance d'un héritier mâle, témoignant des attentes et des pressions imposées aux femmes par leur entourage ou par elles-mêmes. Certains traitements sont rudes et choquent nos perceptions modernes, comme cette préconisation de frotter des orties⁵ sur les parties génitales pour stimuler certaines fonctions vitales...



Fig. 4. Aldebrandin de Sienna. « Apothicaire livrant un flacon à une cliente », *Traictés en francoys, qui parlent de phizique et comment on doit garder son corps en sancté*. Fin du XV^e siècle. Bibliothèque municipale, Besançon, Ms 463, fol. 1. *Mémoire Vive*, memoirevive.besancon.fr/ark:/48565/cb4rn7hq8wlz. CC BY-NC 4.0.

Les enfants et les personnes âgées (*senibus*) bénéficient également d'une attention spécifique. On cherche à réchauffer les corps refroidis par l'âge ou à protéger les organismes en croissance, prouvant que le moine-médecin adapte bien sa pratique à la vulnérabilité physiologique de son patient. Par exemple, la roquette est qualifiée de « salutaire pour les enfants » par ses propriétés stimulant l'appétit. Bien que les mécanismes nutritionnels ne soient pas théorisés à l'époque, cette prescription participe concrètement au développement de l'enfant, dont la survie dépendait étroitement d'une alimentation fortifiante (surtout dans un contexte de forte mortalité infantile).

⁴ « Pline prétend que cette plante, combinée avec de la chair de bœuf, et appliquée sur la matrice après la conception, fait naître des enfants mâles ». D'après Baudet, Louis (trad.). « Des vertus des plantes », in *Depuis Adrien jusqu'à Grégoire de Tour*, Bibliothèque Latine-Française (Panckoucke), 1845, p. 203.

⁵ *Ibid.*, p. 123.



Fig. 5. Albucasis. « Le marchand de pilules », *Tacuinum sanitatis*. XV^e siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris, Ms Latin 9333, fol. 54. Gallica, gallica.bnf.fr. © BnF.

B. L'ouverture vers une pharmacopée sociale

Ce manuscrit monastique contient également des recettes qui semblent échapper à la stricte nécessité médicale pour toucher à la cosmétique sociale. On y apprend quelles plantes sont idéales pour éclaircir le teint, quelles senteurs elles dégagent... Le parfum est en effet un thème récurrent du *Macer*. Entre puanteur et bonne odeur, des plantes se démarquent, surtout celles qui fleurissent. Ainsi, sans grand étonnement « la rose est regardée comme la reine des fleurs, car elle n'a point d'égale en beauté et en odeur »⁶.

Étonnement, on lit entre les lignes de la description de la sauge que celle-ci est capable d'aider à dissimuler la canitie. En effet, son application sur le cuir chevelu est réputée avoir l'effet de foncer les cheveux. Cette précision laisse entrevoir une volonté de masquer les signes extérieurs de vieillissement, que ce soient des confrères moines ou des patients âgés qui cherchent à cacher leurs racines neiges et argentées. La mention de ce traitement capillaire indique que les recherches médicales servent aussi à mieux paraître en société ; à conserver une certaine dignité ou une apparence valorisée par ses pairs. Ironie de la situation : cela peut même paraître un peu « *has-been* », étant donné que la teinture de cheveux la plus en vogue à l'époque est la couleur blonde⁷.

⁶ *Ibid.*, p. 161.

⁷ Moulinier-Brogi, Laurence. « Fleurs, beauté et santé dans la pharmacopée médiévale. » in *Fleurs et fruits au Moyen âge*, [actes des colloques par l'association Au pied du sycomore, Saintes, 2014 et Paris, octobre

Conclusion

L'enquête menée sur le manuscrit BM Reims 431 nous révèle un Moyen Âge bien éloigné des clichés grâce à des exemples concrets de mise en forme de savoirs à la fois transnationaux et profondément locaux, influencés par les usages pratiques des plantes. Ce *Macer* de Saint-Nicaise fait office de pont : entre l'autorité antique de Pline et la pratique quotidienne des moines rémois, entre la peur de la maladie et la rationalité du remède, il est un témoin de choix qui nous révèle à travers ses lignes les préoccupations sociales de l'époque.

Ces préoccupations ne sont pourtant pas si éloignées de celles de notre époque, qui se passionne pour le « retour au naturel » et la phytothérapie par les simples. Depuis quelques années, nos fils d'actualité sur les réseaux sociaux sont inondés d'une esthétique *healthy* et « écolo », prônant parfois un retour aux « savoirs ancestraux », aux recettes de grand-mères, vers un passé qui pare l'herboristerie d'un filtre mystique et où la figure de la sorcière devient l'icône d'une émancipation féminine par la nature. Pourtant, l'historien doit rappeler une réalité bien différente. Au XII^e siècle, la science des plantes n'avait rien de marginal. Elle était au cœur de la structure la plus savante, la plus masculine⁸ et la plus institutionnelle qui soit : celle de l'Église et du clergé régulier.

On note d'ailleurs la prolifération de livres dédiés aux remèdes et recettes à base de plantes, dont certains sont hérités d'ouvrages médiévaux (rééditions annuelles des agendas, livres ou carnets à l'effigie d'Hildegarde de Bingen), jusqu'à la publication de livres qui s'adressent à des « sorcières modernes », notamment disposés dans les châteaux-musées. La plupart de ces livres n'ont pas de bibliographie et ceux qui en ont manquent de références à des ouvrages issus des sciences humaines ; qui pourraient enrichir les autres ouvrages des sciences naturelles qui y sont cités.

Bien sûr, ce travail de recherche laisse des regrets, comme des pistes non explorées. J'aurais notamment aimé pousser plus loin mon sujet vers une comparaison des représentations vidéoludiques de ces plantes (un projet qui s'annonce peut-être sous la forme d'un podcast). De plus, les contraintes du calendrier universitaire, se superposant malheureusement aux dates de colloques passionnants sur les fictions historiques ou les XIV^e journées d'études internationales des jeunes chercheurs médiévistes ayant pour thème le jardin médiéval, en ont décidé autrement. Mais le manuscrit, lui, est toujours là, attendant le prochain lecteur curieux des savoirs et techniques locales qu'il a pu enregistrer au fil des siècles...

2015], Bohler, Danielle, et Pastoureau, Michel (dir.). *Cahiers du Léopard d'or*, 18. Paris, Le Léopard d'or, 2020, p. 71.

⁸ On note tout de même la reconnaissance d'œuvres de saintes ou de moniales telles qu'Hildegarde de Bingen, dont le savoir empirique très précis, issu de l'observation des corps de ses sœurs, a été largement mis en lumière par Laurence Moulinier-Brogi.

Références

Source primaire :

- **Macer, Floridus (pseudonyme).** *Liber Macri, De viribus herbarum*. Reims, Bibliothèque Municipale Carnegie, ms. 431, f. 185-199, fin du XIIe siècle.

Bibliographie sélective :

- **Barber, Ève.** « Étude des utilisations et des pratiques liées aux plantes au Moyen Âge à partir d'un manuscrit rémois du *De Viribus herbarum* (ms. BM Reims 431) », mémoire sous la direction d'Axelle Neyrinck, rédigé à l'Université de Reims Champagne-Ardenne en 2025.
- **Baudet, Louis (trad.).** « Des vertus des plantes », in *Depuis Adrien jusqu'à Grégoire de Tour*, d'après Choulant, Ludwig. *Macer Floridus De viribus herbarum*, Leipzig, 1832, Bibliothèque Latine-Française (Panckoucke), 1845, p. 203.
- **Flood, Bruce P.** « The Medieval Herbal Tradition of Macer Floridus ». *Pharmacy in History*, American Institute of the History of Pharmacy, 1976, p. 62-66.
- **Jacquart, Danielle.** *Le milieu médical en France du XIIe au Xve siècle*. Genève, Droz ; Paris, Champion. *Publications du Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IVe Section de l'École pratique des hautes études médiévales et modernes*, 46, 1981.
- **McClive Cathy, et Pellegrin, Nicole.** *Femmes en fleurs, femmes en corps : sang, santé, sexualités, du Moyen âge aux Lumières*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne. *L'école du genre*, 4, 2010.
- **Moulinier-Brogi, Laurence.** « Fleurs, beauté et santé dans la pharmacopée médiévale », *Fleurs et fruits au Moyen Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 2020.
- **Paret, Carole, et Moulinier-Brogi, Laurence.** « *La médecine par les plantes au Moyen Âge* ». Conférence. Archives départementales et métropolitaines de Lyon, 2024.